

«R» (de Polaroid)

Élie Castiel

Number 178, May–June 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59391ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (1995). «R» (de Polaroid). *Séquences*, (178), 10–10.

1930



L'ANGE BLEU

Bien entendu, **L'Ange bleu**, c'est avant tout le premier film parlant (et le seul en allemand) de Marlene Dietrich, qui en avait déjà tourné une quinzaine, muets, dont six en vedette. Ici, son boa de plumes, son haut-de-forme, ses jarrettières noires sur ses belles cuisses nues firent d'elle un personnage à la fois sensuel et fascinant, créant un nouveau type de vamp, celui qu'elle incarnera trente ans durant. Abusif cependant de dire que Josef von Sternberg l'a découverte. Et totalement injuste de mettre passablement de côté le grand Emil Jannings: l'unité et la grandeur de **L'Ange bleu** tiennent dans sa magistrale composition, renouvelant encore, surtout dans les scènes finales, le thème de la déchéance d'un homme, illustré notamment dans **Le Dernier des hommes** (1924). Le film (qui devait faire l'objet d'un pâle remake en 1959, réalisé par Edward Dmytryk) raconte l'histoire d'un professeur autoritaire qui tombe amoureux de Lola-Lola, une chanteuse de cabaret. Il perdra sa position, l'épousera, suivra la troupe d'artistes dont elle fait partie, vendra des photos de sa femme déshabillée, deviendra clown lui-même. Puis, après avoir essayé de l'étrangler, viendra mourir dans sa petite ville, à son bureau, dans son ancienne classe. **L'Ange bleu** regorge d'allusions érotiques, envoûtantes, reflétant le tempérament d'esthète raffiné de son auteur et son sens des atmosphères troubles.

et aussi: **Le Sang d'un poète** (Jean Cocteau), **La Terre** (Alexandre Dovjenko), **L'Âge d'or** (Luis Buñuel), **Anna Christie** (Clarence Brown), **Liliom** (Frank Borzage), **The Big House** (George Hill), **All Quiet on the Western Front** (Lewis Milestone), **Little Caesar** (Mervyn LeRoy), **Animal Crackers** (Victor Heerman):

malheureusement, la structure financière ne suit pas... Il y a eu 600 soumissions de films cette année, plus de 200 films programmés et il y a eu environ 7000 entrées, ce qui représente une augmentation de 40% de la fréquentation par rapport à l'an dernier... mais est-ce que les gens sont prêts à payer pour voir des court-métrages?... je ne sais pas...»

La situation du court-métrage au Québec pose certes un problème de taille avec le peu de moyen et de visibilité dont elle dispose la production et la distribution de ces films ressemble à un carré dont tente de polir les angles... on se retrouve maintenant face à un cercle vicieux... Bernard admet que la situation est critique mais ajoute également que selon lui on attend trop du cinéma québécois... «Tous les cinémas nationaux sont en décrépitude... Il faut relativiser la situation, être lucide et conséquent et ne pas se comparer à l'Europe...» Son point de vue dérangeant sur la production québécoise en amène plus d'un à croire qu'il n'aime pas le cinéma d'ici... «C'est faux... seulement il faut être exigeant sur la qualité et ne pas se leurrer; les critères d'évaluation des écoles sont très bas, il y a un nivellement pas le bas incontestable, ici comme partout, mais puisque l'on produit moins de films, il y a forcément moins de chef-d'œuvre en bout de ligne...» Ce qui fait que son festival n'a pas de compétition québécoise; les courts-métrages les plus intéressants se retrouvent en compétition internationale tandis que les autres se retrouvent dans la section *Panorama Québec*, une section non compétitive... «Il n'y a pas assez de bons films qui justifient une section compétitive uniquement québécoise, ça nuit au produit plus que ça ne l'aide... D'ailleurs, nous ne sommes pas le seul festival à ne pas offrir une compétition nationale...» Intarissable et insatiable ce journaliste critique croit que l'on se cache souvent derrière les choses, que l'on se gave d'illusions...

Il dit que la vie est faite de contradictions et de points de vue divergeants et que d'une certaine façon il est anti-unanimité... Réve-t-il encore parfois...? Il ne fait pas dans le léger... «Je ne fais pas dans le léger!!! Je suis peut-être un type lourd... on s'alourdit avec le temps, j'étais peut-être plus léger avant, mais j'ai beaucoup d'humour!!!» Pour l'instant il se penche sur la 4^e édition de son festival avec rigueur et passion... En lui parlant, la chanson du film de Truffaut *Jules et Jim*, *Le Tourbillon de la vie* me trottait en tête, Bernard c'est un peu ça, il est terriblement vivant et ne laisse jamais indifférent et c'est le plus beau cadeau que l'on peut faire à ses contemporains...

Marie-Claude Dionne

Bernard Boulad mini-biographie: Bachelier en Communications de l'université du Québec à Montréal. Collaborateur au journal *Le Devoir*. Journaliste-pigiste il a travaillé entre autres pour: *La Rue vers l'art* RC, *Québec Magazine* RQ, *journal Voir*, *La Presse*, *Qui fait quoi*, *Revue MTL*, *Clin d'Œil*...

«R»

de Polaroid

En complément de programme, lors des projections du long métrage *Gazon Maudit*, on pouvait voir le court métrage d'Anne-Marie Losique, *R* (de Polaroid). Cette présentation est le résultat des efforts déployés par les responsables du Programme d'aide aux jeunes créateurs de la SOGIC, ainsi que par la maison de distribution CFP.

En fait, il s'agit d'un court métrage divisé en huit parties (pour chacune des lettres du titre), deux à quatre minutes environ chacune. Des vingt-cinq minutes que dure *Polaroid*, nous n'avons eu droit qu'à environ quatre, ceux constituant le *R* du titre.

Sydney et Rosalie s'aiment. Mais l'incontournable belle-mère (la mère de Rosalie) sème la pagaille dans la vie du couple. À partir de cette simple trame narrative, Anne-Marie Losique a réalisé un petit bijou de film où la seule faille semble être le manque d'expression de Gisèle Trépanier dans le rôle de la belle-mère, plus «tannante» qu'haïssable. Par contre, la jeune cinéaste n'est pas seulement photogénique (elle joue le rôle de Rosalie), mais possède également le sens du rythme, le goût éclatant des décors et des couleurs rappelant curieusement l'univers d'Almodóvar (elle y fait référence dans un plan où elle apparaît maquillée et vêtue comme une gitane), une admiration pour la bande dessinée illustrée par la rapidité du mouvement, des personnages pittoresques, une musique appropriée et l'absence de dialogues.

Élie Castiel

P.S. Mais pourquoi donc le générique est-il trilingue: français, anglais et espagnol?